

VIII

Le voleur et la mort.

C'en était fait, Lucia ne devait pas se relever. Elle avait brûlé sa chandelle par les deux bouts. Une chandelle romaine d'un côté, un cierge de deuil de l'autre. Elle avait tourbillonné dans la joie, elle devait se coucher dans la douleur. Le bonheur l'eût fait vivre plus longtemps; mais dévorée par les tourments de la jalousie, après l'avoir été par les joies stériles de l'orgueil, elle allait s'éteindre dans quelques jours.

Quand les femmes galantes ne trouvent pas un oreiller pour calmer leur tête, après les hautes folies de leurs premières cascades, elles

meurent de leur jeunesse. Vrai feu de joie sur lequel on ne jette pas un seau d'eau. Quelques-unes se traînent dans la misère en gardant encore un sourire; quelques autres prennent le bon lot; elles se survivent par leur famille ou par leurs enfants, çà et là, par un amour qui les sauve.

Lucia était de celles qui meurent par un amour qui tue.

Ni le souvenir de sa vie, ni la vue de sa beauté, ni sa fortune, ni son luxe, ni ses amitiés ne purent rien contre cet homme de malheur, le dernier qu'elle dût aimer, le seul qu'elle aimât, la punition de tous ses péchés.

Était-ce la main de la Providence qui se montrait là terrible dans sa vengeance? était-ce le hasard des choses, qui frappe souvent juste parce qu'il ne se trompe pas toujours quand il jette la première pierre à une femme?

Le médecin de Lucia craignait une fièvre cérébrale. Il demanda à Charles Abelle si elle avait du chagrin.

— Du chagrin! répondit-il, mais c'est la femme la plus heureuse du monde! Depuis

qu'elle a abjuré le passé, elle n'a plus qu'une idée, c'est d'être ma femme.

Le drôle prit un certain air de dignité.

— Mais vous comprenez, continua-t-il, que tout en lui promettant de l'épouser bientôt, je me réservais le consentement de ma famille. Les gens bien élevés n'épousent pas leur maîtresse.

Le médecin regarda Charles Abelle comme pour lui dire : Les gens bien élevés ne vivent pas de leur maîtresse.

— Voyez-vous, lui dit-il, si je vous questionne sur le chagrin de Lucia, c'est pour savoir s'il est irrémédiable. Je crois que je la connais bien. Elle a une vraie soif de réhabilitation; si vous ne vous mariez pas avec elle, je ne la sauverai pas.

— Je ne puis pourtant pas l'épouser à brûle-pourpoint, pendant ses heures de délire.

— Après cela, dit le médecin en s'en allant, épouser cet homme-là, ce serait encore une déchéance ! Je m'en lave les mains.

Quelques jours se passèrent. La malade était plus malade.

Un soir, elle appela d'Aspremont. Il vint

pour lui parler de Dieu : elle lui parla de Gontran Staller.

— C'est étrange, lui dit-elle, il me semble que tout l'amour que j'avais pour Charles Abelle n'est qu'une illusion; je ne puis le voir sans qu'il porte la figure de Gontran Staller, c'est lui que j'ai aimé, c'est lui que j'aime encore.

D'Aspremont, qui était un philosophe, cherchait à expliquer ce mirage, quand Lucia reprit, en lui tendant la main :

— J'ai été infâme avec votre ami; mais j'ai tant souffert qu'il faut me pardonner. Pardonnez-moi en son nom et au nom de Colombe. Je vais mourir; vous m'enverrez un prêtre demain matin. J'espère que Dieu lui-même me pardonnera.

D'Aspremont voulut consoler Lucia et la rappeler à l'idée de la vie.

— Non, dit-elle, je ne demande qu'une grâce : celle d'être enterrée dans la tombe de Gontran Staller. Je suis allée y pleurer, j'y ai rencontré sa sœur. Demandez-lui cela pour moi; il m'a tant aimée, — lui, — que je suis sûre qu'il m'attend.

D'Aspremont était ému. Il ne pouvait comprendre comment la haine qu'il avait pour Lucia s'était tout à coup changée en pitié. Rien n'est éternel dans le cœur humain : c'est une maison où viennent habiter tour à tour les sentiments les plus opposés. Tous les péchés, toutes les vertus y ont élection de domicile. Le cœur n'est pas un monde, c'est tous les mondes.

D'Aspremont promit à Lucia que si elle mourait, elle serait enterrée à côté de Gontran Staller.

Aux dernières heures de la vie, on se retourne vers les aubes matinales, on oublie les dernières routes parcourues, on se retrempe pour faire le voyage de la mort dans les fraîches senteurs de la jeunesse. Lucia se rejetait avec passion vers le beau temps, ses débuts dans la vie, ses débuts dans l'amour et au théâtre.

— Ah ! pourquoi ne l'ai-je pas aimé ? s'écriait-elle souvent au souvenir de Gontran Staller.

Et elle avait le frisson en pensant à cette dernière rencontre quand il était venu tout fripé par la misère pleurer sous les fenêtres de

l'hôtel qu'il lui avait donné. Elle avait horreur d'elle-même, elle aurait voulu faire pénitence, elle trouvait que Charles Abelle ne l'avait pas assez meurtrie dans ses trahisons.

Comme d'Aspremont était là on vint annoncer son amant.

— Je ne veux plus le voir, dit Lucia en se cachant la tête dans les mains ; c'est ma honte, c'est ma mort.

D'Aspremont crut que c'était un cri du cœur, il dit tout haut au domestique.

— Avertissez ce monsieur qu'il ne sera plus reçu ici.

— Attendez, dit Lucia, ne lui dites pas cela aujourd'hui. Je veux le revoir une dernière fois, je veux lui dire moi-même que je ne l'aime plus, que je ne l'ai jamais aimé.

D'Aspremont prit froidement son chapeau.

— Vous viendrez me revoir, n'est-ce pas ? dit la mourante.

— Non, j'aurais trop peur de rencontrer votre amant.

— Je vous jure que demain il ne repassera plus par cette porte.

— Eh bien ! je reviendrai demain. Et si vous

mettez cet homme à la porte, je vous amènerai Colombe.

Un éclair de joie passa sur la figure de Lucia.

— Colombe, dit-elle, c'est déjà le ciel!

D'Aspremont passa dans le salon voisin le chapeau sur la tête devant Charles Abelle qui essaya un sourire.

— Comment va-t-elle, dit-il, en voulant arrêter le comte.

Mais il fut pétrifié par un regard qui lui dit :
— Monsieur, je ne vous connais pas.

Pour se venger de cette humiliation, il entra lui-même chez Lucia le chapeau sur la tête.

— Qu'est-ce donc que ces manières? dit-il en entrant.

Lucia eut peur. Il l'avait dominée par l'amour, il la dominait encore par la terreur. Dès qu'il n'était plus là elle croyait que tout était fini; dès qu'il reparaisait elle retombait dans son esclavage, parce qu'elle ne retrouvait pas en elle assez de vertu pour vaincre sa lâcheté.

— Mon ami, lui dit-elle de sa voix la plus douce, je sens que je vais mourir, souvenez-vous de moi qui vous ai tant aimé.

La colère de Charles Abelle tomba comme la dignité de Lucia. Il la trouvait changée encore depuis le matin. Il pressentit qu'elle mourrait bientôt.

— Dis-moi, mon ami, reprit-elle en se ranimant, que feras-tu quand je serai morte?

— Tu ne mourras pas! mais si tu mourais, je vivrais encore de ta pensée.

Lucia sourit amèrement.

— Avec les autres. Mais je te pardonne, car je me souviens que tu m'as bien aimée. C'est égal, vois-tu, il faut devenir sérieux, il faut te remettre au travail, car tu n'as pas de fortune et il m'en reste si peu!

Charles Abelle regarda Lucia comme pour deviner sa pensée.

— Et d'ailleurs, dit-il, ta fortune n'est pas à moi.

— Oh! murmura-t-elle, je ne veux pas mourir sans faire un testament; ma sœur est riche. D'ailleurs d'Aspremont ne voudrait pas de mon bien, un bien si mal acquis!

Charles Abelle eut toutes les peines du monde à voiler sa joie. Il avait calculé qu'il restait bien encore cent mille francs à Lucia

si on vendait tout. Elle avait gardé dans sa misère le plus beau linge et la plus belle argenterie comme pour s'aveugler encore. Donc il vendrait tout cela, il vendrait ses dentelles, ses robes de théâtre, ses merveilleuses chemises qui eussent passé dans le trou d'une aiguille, — ou bien il donnerait tout cela à Caroline!

Mais il fallait un testament. Il jugea que Lucia pouvait mourir avant de l'avoir écrit, il se promit de ne plus la quitter pour saisir l'occasion de lui mettre la plume à la main.

Il resta toute la soirée.

Vers onze heures, il ramena les idées de Lucia vers le testament.

— A propos, dit-il, jouant bien son jeu, il faut que j'écrive à mon frère; as-tu là une plume?

Lucia souleva sa main blanche et sonna sa femme de chambre.

Cette fille apporta « tout ce qu'il faut pour écrire. »

— Mettez cela sur la table de nuit, dit Charles Abelle.

La femme de chambre demeurait tristement

debout devant le lit. Il lui fit signe de s'éloigner, comme s'il voulait faire un mauvais coup.

Et il commença une lettre comme pour donner à Lucia l'idée d'écrire.

— Vois-tu, Lucia, reprit-il, ce que j'ai à lui dire durera plus longtemps que si j'écrivais moi-même mon testament.

Lucia fermait à demi les yeux comme si elle n'eût pas la force d'écouter ni de répondre.

— J'y pense, dit tout à coup Charles Abelle en l'interrompant, pourquoi ne ferais-je pas moi-même mon testament? Après tout, tu pourrais vivre plus longtemps que moi.

Il déchira la lettre commencée et écrivit ceci en toute hâte :

« Je lègue à mademoiselle Lucia Moroni —
« ma fiancée — tous les biens meubles et im-
« meubles qui m'appartiendront au jour de
« mon décès, sans exception ni réserve. »

Il data, il signa et il passa le papier devant les yeux de Lucia.

Elle lut et elle le remercia en lui tendant la main.

— N'est-ce pas, que c'est bientôt fait?

— Oui, dit-elle, mais ce n'est pas sur papier timbré.

— C'est tout aussi bon. Il n'y a qu'une amende à payer tout en faisant timbrer le papier qui ne l'est pas.

— C'est égal, quand je ferai mon testament, je le ferai sur du papier timbré.

Le désespoir passa dans l'âme du drôle. Il ne voulut pas que tout fût perdu encore.

— Je te jure que tu n'as que trois lignes à écrire comme je viens de faire au bas de mon testament, si tu veux faire le tien. Ce sera valable comme si la loi et les prophètes y eussent passé.

Soit que Lucia n'eût pas la force de remuer la main pour écrire, soit qu'elle comprît le sentiment qui inspirait Charles Abelle, elle lui répondit :

— Demain.

Et elle reprit :

— Demain ce sera le grand jour. On m'enverra un prêtre pour me donner l'Extrême-Onction et je demanderai que mon notaire vienne. Je veux que mon testament soit bien fait.

Charles Abelle ne savait plus comment se raccrocher aux branches.

— Je te jure, dit-il, que le notaire est bien inutile. Au contraire, ce qu'on cherche, c'est la sincérité. C'est au point que les fautes d'orthographe sont précieuses dans un testament.

Lucia n'entendait pas ou faisait semblant de ne pas entendre.

— Elle dort ! dit Charles Abelle en laissant tomber sa plume avec désespoir.

Quand le médecin vint une demi-heure après, Lucia dormait encore. Après l'avoir regardée, le médecin secoua la tête et dit à son amant :

— Voilà une femme qui n'ira pas loin. La mort a déjà mis son stigmaté sur sa figure. Dieu, comme elle est tombée depuis hier !

Il lui prit la main.

— C'est extraordinaire ! elle n'a plus de pouls. Je la croyais plus forte que cela.

Il la réveilla, il souleva l'oreiller sous sa tête.

— Eh bien, lui demanda-t-il gaiement, comment allons-nous ce soir ?

— Bien ! répondit Lucia.

— Avez-vous pris ma potion ?

— Non, j'ai horreur de tout. Et puis je meurs de sommeil.

— Eh bien, il faut dormir.

— Oh ! oui. Défendez-lui, poursuivit-elle en indiquant Charles Abelle, de griffonner à mon oreille.

— Elle a raison, dit le médecin, vous pouvez bien attendre à demain pour faire votre correspondance.

Lucia s'était retournée vers la ruelle du lit.

— Adieu, docteur ! Venez demain après midi, car le matin j'attends Monsieur le curé.

Le médecin s'éloigna et appela l'amoureux.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, cette femme est à toute extrémité, ce n'est pas elle qui recevra le bon Dieu demain, c'est le bon Dieu qui la recevra. J'ai une femme en couches tout près d'ici, je reviendrai dans deux heures.

Charles Abelle ne pensait qu'au testament. Comment faire ? comment la décider à écrire ?

S'il lui prenait la main comme on fait aux écoliers ? Trois lignes c'est sitôt fait.

Il se rapprocha de Lucia et tenta encore, mais vainement de lui mettre la plume à la main. C'était une main morte, une main déjà froide.

Il regarda autour de lui de l'air d'un homme qui voit son bien lui échapper.

— Tout à l'heure, dit-il, tout cela était à moi ! Maintenant tout est perdu !

Il ne pouvait se faire à cette idée que les dernières épaves de la fortune de Lucia ne fussent pas à lui.

— Que fera-t-on de cela ? disait-il. C'est mon bien !